

TAHSIN YÜCEL

Gratte-ciel

roman traduit du turc
par Noémi Cingöz

ACTES SUD

I

Il n'était pas attaché, personne ne lui avait intimé de rester immobile sur l'unique chaise en bois de la pièce alors que toute une série de fauteuils était libre, mais il demeurait ainsi, toujours à la même place, sur la même chaise en bois, regardant d'un air effarouché les hommes qui se trouvaient en face de lui. Leurs larges épaules, leur petite taille, leurs cheveux noirs, leur front étroit, leurs sourcils épais, leurs minuscules yeux ronds, leur menton osseux se ressemblaient tous, et leur costume noir, leur chemise blanche ainsi que leurs bottines à bout pointu accentuaient cette ressemblance. Ils se tenaient debout autour d'une longue table et parlaient, tous ensemble ou à tour de rôle, à voix basse ou à voix haute. Cependant, même lorsqu'ils parlaient à haute voix, ce qu'ils disaient était totalement incompréhensible. Quant à leur nombre, il était impossible de le connaître avec certitude : était-ce parce qu'ils changeaient si vite de place que l'œil humain ne pouvait les suivre? Était-ce parce que certains s'immisçaient ou s'en allaient subrepticement tandis que ceux de devant passaient derrière et vice versa? Toujours est-il que lui, à la même place, sur la même chaise en bois, en comptait parfois huit, parfois dix, parfois neuf et parfois sept. Au bout d'un moment, ils s'alignèrent devant la longue table pour ne plus former qu'un seul rang, et tournèrent leur visage dans sa direction. Puis l'homme du milieu s'avança d'un pas.

“Écoute-moi, Can Tezcan, je veux une réponse précise à ma question, dit-il. Quel jour sommes-nous aujourd'hui? Quel mois, quelle année?”

L'homme n'avait pas une voix particulièrement forte et l'on ne pouvait pas non plus dire qu'il avait haussé le ton,

cependant ses paroles résonnèrent au moins une dizaine de fois dans les oreilles de Can Tezcan.

Il trembla des pieds à la tête sans pour autant se sentir vraiment troublé et attendit pour répondre que les échos cessent. Une fois le calme revenu, il s'aperçut que, face à ces hommes en costume noir, il était vêtu d'un très vieux pyjama beaucoup trop petit pour lui et que la main droite du moustachu qui le questionnait reposait sur un énorme revolver accroché à sa taille. Alors, il baissa la tête et commença à attendre d'un air d'enfant coupable.

L'homme au revolver attendit un moment avant de répéter sa question d'une voix bien plus forte et bien plus dure que la première fois :

“Can Tezcan, j'attends de toi une réponse : Quel jour sommes-nous? Quel mois, quelle année?”

Can Tezcan sentit son cœur battre à tout rompre. Il promena son regard tout autour de lui d'un air apeuré. Il était entouré de hauts murs, on ne voyait ni porte ni fenêtre, et un nombre indéterminé d'hommes se tenaient debout devant lui, la main posée sur le revolver accroché à leur ceinture. Ils guettaient sa réponse et, de seconde en seconde, leur regard devenait plus dur et furieux. Comme si cela ne suffisait pas, leur nombre augmenta brusquement : à droite et à gauche, devant et derrière, des dizaines d'hommes, tous pareillement vêtus, tous affublés de moustaches pendantes, le fixaient, les sourcils froncés et la main droite sur leur revolver. Il était à deux doigts de s'évanouir.

La même voix retentit à nouveau :

“C'est à toi que je parle, monsieur l'avocat. Quel jour sommes-nous en ce moment? Quel mois et quelle année? Allez! Dis-le! Ne nous fais pas lanterner davantage!”

Can Tezcan tenta alors de rassembler toutes ses forces.

“Je l'ignore, monsieur, bredouilla-t-il. Je suis désolé, je l'ignore.”

Un énorme éclat de rire fusa de toute part, puis l'homme qui avait questionné Can Tezcan saisit celui-ci par la nuque, le souleva de sa chaise et le poussa vers ses camarades.

“Regardez cet homme, mes amis, dit-il. Regardez-le bien : on dit de lui qu'il est le plus grand avocat d'Istanbul, mais il ne sait même pas quel jour, quel mois ni en quelle année nous sommes!”

Les hommes, comme s'ils avaient reçu un ordre que Can Tezcan n'aurait pas entendu, formèrent un cercle plus dense et plus étroit, ils se rapprochèrent les uns des autres et se mirent à parler entre eux. Can Tezcan retint son souffle et tenta d'écouter, mais son cœur battait trop vite et trop bruyamment, il ne comprit rien de ce qui se disait. Il entendit seulement, quelques minutes plus tard, l'un d'eux déclarer, d'une voix plutôt énervée : "A quoi servirait-il de procéder à l'interrogatoire d'un type qui ne sait même pas quel jour on est? Inutile de perdre son temps avec lui! Attrapons-le par l'oreille et jetons-le en prison, qu'il y croupisse jusqu'à sa mort!" Il vit les autres commencer par froncer le visage de dégoût avant de pousser des éclats de rire qui faisaient penser à des cris d'animaux, et eut l'impression que son cœur allait s'arrêter. Au même instant, un moustachu, qu'il n'avait pas vu s'approcher, lui décocha un coup de poing dans la poitrine. Can Tezcan chercha en vain un endroit pour se retenir avant de s'écrouler un mètre et demi plus loin. Un de ses chaussons était resté à son pied, l'autre avait voltigé trois mètres plus loin. Au moment où il voulut le récupérer, celui qui l'avait frappé ou bien un autre appuya son pied droit sur sa poitrine.

"Reste-là, espèce d'avocat raté! Tâche de trouver la réponse à la question qu'on t'a posée. Sinon tu ne reverras pas ta femme, n'oublie pas!"

Can Tezcan se releva péniblement. L'endroit où il était assis était trempé et glacial. Cela ne l'empêcha pas de se prendre la tête entre les mains et de réfléchir : c'était la première fois qu'une telle chose lui arrivait, il ne parvenait pas à se rappeler quel jour, quel mois et en quelle année on était. En revanche, quantité de dates lui venaient à l'esprit : le 14 juillet 1789, le début de la Révolution française, le 29 mai 1453, la prise de Constantinople, le 20 octobre 1448, la bataille de Kosovo, le 28 janvier 1881, la mort de Dostoïevski. Et ce n'était pas tout : une à une lui revenaient en mémoire des dates qu'il avait apprises des années auparavant, pendant les cours d'histoire du lycée, ou dans diverses circonstances, et chacune d'elles le soulageait un peu de son malaise et lui permettait de s'apaiser. Ainsi, tandis qu'il était assis pieds nus et en pyjama sur le sol toujours aussi froid et humide, il avait fini presque par oublier les hommes en noir avec leurs

moustaches sombres. Mais soudain, juste à l'instant où, se rappelant la date de naissance de Kafka, il répondait, sûr de lui : "Oui, je m'en souviens, monsieur, le 3 juillet 1883, à Prague" après que le premier homme qui l'avait interrogé et qui était maintenant dressé au-dessus de lui, tout en maintenant son talon appuyé sur ses doigts de pied, lui eut demandé : "Alors, monsieur l'avocat, tu te rappelles la date maintenant?", tous les des hommes vêtus de noir se précipitèrent sur lui et se mirent à le rouer de coups au hasard avec leurs bottines à bouts pointus : sur la tête, les épaules, la poitrine, le dos, le ventre, les bras, les jambes et les testicules. Ensuite, on ne sait par quel mystère, il fut projeté en l'air suite à un coup violent et, après avoir fermé les yeux sous l'effet de la peur, il retomba dans un bruit assourdissant sur un endroit plutôt mou, où il resta un bon moment sans oser bouger ni ouvrir les yeux.

Quand il finit par les ouvrir, il se retrouva dans son lit en compagnie de Gül Tezcan, qui lisait tranquillement son journal.

Can Tezcan, durant une bonne minute, regarda sa femme d'un air étonné, voire effrayé, puis, au lieu de dire quelque chose conforme à l'heure et à la situation, du genre "Bonjour!", ou "As-tu passé une bonne nuit, ma chérie?" ou encore "Sais-tu, mon amour, que j'ai fait un rêve terrifiant!", il dit avec une ombre de peur tout en ayant l'air de poser la question la plus naturelle au monde :

"Peux-tu me dire, ma chérie, quel jour, quel mois et en quelle année nous sommes?"

Gül Tezcan posa le journal qu'elle avait entre les mains, se redressa aussitôt et regarda son mari droit dans les yeux un bon moment, d'un air totalement interloqué :

"Qu'y a-t-il encore? Tu as fait un mauvais rêve? demanda-t-elle, et elle posa sa main sur son front. Tu as été rattrapé par Smerdiakov, une fois de plus?"

Can Tezcan fronça les sourcils en se disant : "Il ne manquait plus que cela!" Des années auparavant, mais à une époque où il avait déjà abandonné depuis longtemps ses activités révolutionnaires et où il était devenu un avocat renommé, Smerdiakov hantait presque chaque nuit ses rêves. Après force discussions et agissements, tous aussi absurdes les uns que les autres, que ce soit chez lui, dans la rue ou au travail,

celui-ci le prenait de force par le bras et le menait jusqu'à la chambre de Fiodor Pavlovitch Karamazov, où il le forçait à suivre l'assassinat du vieil homme. Ensuite, au moment où Smerdiakov, pris d'une crise d'épilepsie, s'écroulait à terre, il ouvrait les yeux d'un air apeuré et dégoûté et, couvert de sueur et hors d'haleine comme s'il était revenu de Russie en courant, il se disait : "J'en ai assez à présent, vraiment assez!" Gül Tezcan allumait aussitôt et se penchait sur lui d'un air effrayé en demandant : "C'est encore Smerdiakov?" Ce à quoi Can Tezcan répondait : "Oui, c'est encore lui. J'en ai assez maintenant! Ce type va finir par me tuer aussi. Je crains de ne jamais pouvoir m'en débarrasser."

Il prit le verre d'eau que lui tendait Gül Tezcan et il but lentement, jusqu'à la dernière goutte.

"Non, dit-il, mais ces gars-là étaient encore plus effrayants. A tel point que je ne savais plus quel jour on était : il s'agissait peut-être de ses enfants.

— Ses enfants? Mais mon petit Can, tu divagues! Smerdiakov n'a pas eu d'enfant. Comment peux-tu parler ainsi, toi un passionné de Dostoïevski qui a lu au moins une vingtaine de fois *Les Frères Karamazov*?

— N'est-il pas possible qu'il se soit marié plus tard et qu'il ait eu des enfants? Toute une série d'enfants, puis des petits-enfants, des arrière-petits-enfants, des...

— Est-ce que tu te moques de moi? Ou bien est-ce que tu es encore en train de rêver?

— Non, dit Can Tezcan. Non, je ne rêve pas. Regarde, je te touche. Et j'ai conscience de te toucher. Mais... C'est comme si..."

Au même instant, il réalisa qu'il ne connaissait toujours pas la réponse à la question posée par ces hommes, il trembla comme si une décharge électrique lui avait traversé tout le corps, il leva les yeux vers sa femme et dit :

"Tu n'as toujours pas répondu à ma question."

Gül Tezcan, l'air ébahi, dévisagea longuement son mari puis se mit à sourire étrangement.

"Ah oui, la question! On est le 17 février 2073, mon chéri, dit-elle, le je-ne-sais combienième jour du procès de Varol. J'ai l'impression que cette histoire te porte sur les nerfs."

Aussitôt après avoir entendu le "17 février 2073", un sourire de joie apparut sur le visage de Can Tezcan; il poussa

un profond soupir comme s'il avait retrouvé un objet de grande valeur.

“Oui, le 17 février 2073! Comment ai-je pu l'oublier? Oh! chérie, je te remercie, oui, c'est bien ça, 17 février 2073, 17 février 2073, 17 février 2073, oui c'est ça, c'est bien ça!” répéta-t-il.

Il s'étonna ensuite de sa propre joie : qu'y avait-il de si réjouissant là-dedans? Le 17 février n'évoquait aucun événement important et le 17 février 2073 était un jour quelconque, incolore et inodore. Une autre pensée transforma sa joie presque en son contraire : certes, il avait fait un rêve terrible ; cependant, qu'il soit terrible ou amusant, tout était possible dans un rêve, il pouvait oublier la date aussi bien que son nom, son travail ou son épouse, mais comment expliquer le fait que, une fois réveillé, il n'arrivait toujours pas à savoir quel jour on était? Était-il encore en train de rêver ou s'agissait-il d'une perte de mémoire passagère? Voire définitive? Et soudain, comme si la deuxième possibilité était la bonne, il leva les yeux vers son épouse et répéta une fois de plus la question pour laquelle il venait d'obtenir une réponse.

“Je viens de te le dire! On est le 17 février 2073 et il est sept heures quarante et une, dit Gül Tezcan. Tu es drôlement bizarre aujourd'hui ou alors tu te moques de moi.”

Elle plia le journal en deux, le posa sur ses genoux et appuya son doigt sur la date inscrite sous le titre.

“Regarde, c'est écrit ici”, dit-elle, et elle partit d'un long éclat de rire.

Can Tezcan sourit alors réellement pour la première fois.

“J'ai eu un moment de faiblesse, mais c'est passé, marmonna-t-il. Je venais de faire un rêve atroce avec neuf ou dix Smerdiakov à la fois, tous plus agressifs les uns que les autres. Tu sais que les rêves me marquent toujours, heureusement c'est passé.”

— Dans ce cas, dépêchons-nous de prendre notre petit déjeuner! dit Gül Tezcan. J'espère que tu n'as pas oublié où tu dois aller ce matin.”

Can Tezcan réfléchit un instant et, comme si la réponse devait s'y trouver, jeta un rapide coup d'œil sur chacun des titres de la première page du journal avant d'esquisser un sourire.

“Ce matin, je vais au procès de Varol, à onze heures moins le quart. Mon dossier est prêt depuis longtemps. Et cet après-midi, j’ai à nouveau rendez-vous avec Temel le New-Yorkais”, dit-il, puis il se leva.

Il prit sa montre qui se trouvait près de sa lampe de chevet et la regarda, il était huit heures cinq. Il tressaillit, eut un court instant de stupeur et se tourna vers Gül Tezcan en disant :

“C’est étrange, depuis que Varol est en prison, c’est la première fois, c’est-à-dire ce matin du 17 février 2073, que cela me revient si tard à l’esprit.”

Au même instant, il pensa que son rêve ainsi que l’oubli de la date du 17 février 2073 pouvaient être liés au fait que Varol était emprisonné sans raison depuis bien longtemps. Il se rasa rapidement, s’habilla et passa au salon. Le petit déjeuner était sur la table. Il s’assit aussitôt.

“Tu sais bien que dès mon réveil ma première pensée va vers Varol ; or ce matin, je n’y ai songé qu’une demi-heure plus tard et après que tu m’y as fait penser. N’est-ce pas étrange?”

Un sourire forcé aussitôt effacé était apparu sur le visage de Gül Tezcan.

“Ne t’en fais pas, de toute manière tu vas te souvenir de Varol au moins dix fois, voire vingt fois ou même cinquante fois dans la journée. Et en plus, tu vas le voir aujourd’hui. Il me semble que cette affaire perturbe ta santé mentale ainsi que ton état physique. Tu ferais bien de te ressaisir.

— Oui, ma chérie, mais combien de personnes peuvent se vanter d’avoir un ami comme Varol? répondit Can Tezcan, qui soupira, grignota un bout de sa tartine après l’avoir agrémentée d’une couche de jaune et de violet et but une gorgée de thé. Réfléchis! A-t-on jamais vu pareille injustice? Pendant six ans, j’ai été assis sur le même banc que lui et jamais je ne l’ai vu mentir, copier ou prêter sa copie. Et à l’université, alors que toi et moi avons participé à des manifestations, cassé des vitres, brûlé des voitures, jeté des pierres contre la police, lui n’a jamais été présent à un quelconque rassemblement, il n’a jamais commis la moindre faute à l’encontre de qui que ce soit; il a toujours été un exemple de transparence, de droiture et de neutralité, que ce soit à la maison, au travail ou dehors. Pourtant, voilà deux ans qu’il est en prison alors que

nous sommes libres. D'ailleurs, les hommes les plus libres de ce pays sont les voleurs, les malfaiteurs, les ennemis du peuple..."

Can Tezcan avait interrompu son petit déjeuner, il s'échauffait de plus en plus, et ses paroles se transformaient en un véritable discours. Gül Tezcan l'arrêta en frappant avec sa cuillère sur son verre à thé.

"Voilà que tu t'enflames à nouveau, alors que c'est peut-être la centième fois que tu répètes la même chose, à cette même table et à moi en plus, dit-elle. Ceux qui l'ont jeté en prison savent très bien que Varol Korkmaz est innocent.

— Et alors?

— Alors, tu l'as dit toi-même hier matin, la faute de Varol Korkmaz est de ne pas être coupable."

Can Tezcan soupira.

"Oui, sa non-culpabilité, voilà la meilleure explication. Cependant, il y a tout de même une injustice, parce que Varol Korkmaz n'est pas le seul innocent de ce pays, et quantité d'innocents se baladent tranquillement tandis qu'il pourrit dans la prison de Tuzla depuis deux ans."

Gül Tezcan éclata de rire.

"Ils ne peuvent pas jeter en prison tous les innocents à la fois", dit-elle et elle se tut. Elle leva alors les yeux sur son mari et resta un bon moment à le regarder, sans dire un mot, puis elle fronça les sourcils.

"Mais finis donc d'abord ton petit déjeuner. Qui a encore la possibilité aujourd'hui de manger du pain à la farine de blé?

— C'est vrai, le blé est cultivé dans des serres qui sont entre les mains des étrangers. Ce n'est pas une raison pour me sentir obligé de le terminer. Je n'ai pas faim du tout, ce matin.

— Comme tu veux, mais essaie d'échapper à l'influence de tes rêves de Smerdiakov. Et si cette racaille t'en laisse l'occasion, tâche de bien défendre notre petit Varol", dit Gül Tezcan. Elle ajouta après avoir regardé la pendule accrochée au mur :

"Mais tu dois faire vite, il est déjà neuf heures. Tu prends la navette ou tu y vas en voiture?"

Can Tezcan réfléchit un instant avant de dire :

"En voiture. Je ne sais pas pourquoi mais, ces derniers temps, la navette me fait peur. Je ne me sens pas tranquille

en montant dans un avion aussi minuscule et je frémis en le voyant vibrer longtemps sur place et ouvrir ses ailes après s'être jeté dans le vide, comme les hirondelles. Je me dis : Et si cette fois elles ne s'ouvraient pas? Sait-on jamais.

— Tu ne vas quand même pas conduire la voiture toi-même?

— Non, j'ai l'esprit confus aujourd'hui. Appelle Mustafa, qu'il sorte la voiture et m'attende à la porte, je serai prêt dans deux minutes."

Deux minutes plus tard, il était devant la porte, sa mallette à la main.

Alors qu'il s'apprêtait à sortir, Gül Tezcan lui dit :

"Durant l'audience, fais attention à ne pas trop rêvasser." Il se retourna alors subitement, décidé à rétorquer : "Toi vraiment, tu exagères tout!", mais il y renonça. Il lui signifia tout de même sa pensée, car, au lieu de dire "Au revoir, ma chérie", en déposant un baiser bruyant sur le bout du nez de son épouse après l'avoir enlacée sur le seuil comme il le faisait chaque matin depuis leur mariage, il se contenta cette fois d'aller directement vers l'ascenseur et de lui envoyer un baiser froid en portant sa main droite à ses lèvres au moment de franchir la porte.

Gül Tezcan courut à la fenêtre comme si elle pouvait distinguer quelque chose à environ cinq cent trente mètres du sol, à l'avant-dernier étage du plus grand des cent cinquante-trois gratte-ciel construits à Istanbul jusqu'à ce jour ; elle vit un minuscule homme jouet ouvrir la portière d'une voiture jouet tout aussi noire que lui. Puis, après que celui-ci eut attendu qu'un autre homme jouet se soit installé sur le siège arrière de la petite voiture, elle le vit fermer la portière, contourner en courant le véhicule par derrière et entrer par la portière avant ; deux secondes plus tard, la voiture jouet s'éloignait en vitesse. Elle soupira et murmura : "Ce procès lui porte sur les nerfs. J'espère que tant d'efforts serviront à quelque chose et qu'un jour ou l'autre ils en tireront tous une leçon."

C'était aussi le point de vue de Can Tezcan, mais dans la voiture, tandis qu'il consultait une fois de plus sur son ordinateur le dossier du procès auquel avait été mêlé son ami Varol Korkmaz, il n'eut plus aucun doute sur le fait que rien ne changerait au cours de cette audience. Sa colère était telle

qu'il semblait près de hurler, et il grommelait comme s'il y avait quelqu'un à côté de lui qui s'y connaissait bien dans ce genre d'affaires : "Regarde-moi ça ! Ce n'est pas possible, non, pas à ce point ! On a souvent vu des avancements de ce genre, la création de juridictions spéciales, des procureurs et des juges achetés en échange d'une voiture de fonction plus grande, mais on n'a jamais vu ça, c'en est trop !" Il se tut et demeura les yeux rivés sur son ordinateur. Devant le palais de justice, quand le chauffeur, après avoir ouvert la porte de la voiture et avoir attendu plus d'une minute, dit : "Nous sommes arrivés, monsieur", il avait encore les yeux rivés sur le dossier qui le mettait hors de lui. Sans rien dire, sans même songer à éteindre son portable, le regard toujours vissé dessus, il descendit de la voiture, marcha machinalement et grimpa lentement les onze marches du perron.

Les cinq avocats de son cabinet l'attendaient à la porte, revêtus de leur toge. Selon l'habitude, une secrétaire se précipita vers lui pour l'aider à revêtir la sienne. Il ne la remarqua même pas, il ne vit pas non plus que toutes les personnes présentes le regardaient d'un air stupéfait ; après avoir tiré dans un coin Sabri Serin, l'adjoint en qui il avait le plus confiance, il lui montra le document affiché sur l'écran et lui demanda :

"Tu avais vu ça ?"

Sabri Serin sourit.

"Oui, monsieur, je l'avais vu, dit-il. Visiblement, les actes de bénévolat, les diplômes, les prix et les décorations des accusés sont considérés comme autant de preuves de culpabilité ; l'innocence appartient désormais au monde des rêves.

— Oui, c'est bien vrai", approuva Can Tezcan, toujours debout au même endroit. Il se mit ensuite à souffler comme un bœuf et ajouta :

"Ce procès va me rendre fou. Je n'ai jamais rien vu de pareil. De toute façon, ils ont tout confisqué aux gens, en prétextant quelques déficits dont on ignore l'origine et la nature ; ils leur ont tout enlevé, que ce soit les banques, les usines, les fermes, les voitures, et maintenant ils montent dans leurs voitures, habitent dans leurs villas, boivent leurs vins, utilisent leurs banques pour offrir à leurs amis quantité de crédits. Il ne leur reste plus qu'à promulguer une loi disant que tout ce qui appartient, ou même n'appartient pas, à ces gens fait désormais partie de leurs biens. Ensuite, ils pourront tous les

relâcher. Et entre autres notre Varol, dont la seule faute a été de donner de temps en temps des conseils à ces gens.”

Sabri Serin jeta un coup d’œil autour de lui en souriant.

“Monsieur, vous feriez bien de baisser un peu le ton, afin qu’ils ne déposent pas un projet de loi à notre rencontre.” Et, prenant son patron par le bras, il le mena vers l’escalier avant d’ajouter :

“La nouvelle loi que nous pourrions promulguer ne serait d’aucune utilité : on sait bien qu’il ne reste plus rien.”

Can Tezcan écoutait-il? Ce n’était pas du tout certain.

Il avançait selon son humeur en allant de plus en plus vite.

Sabri Serin l’attrapa à nouveau par le bras.

“Vous allez du mauvais côté, monsieur ; notre audience se déroule dans la deuxième salle sur la gauche. Je crois que nous sommes un peu en retard.”

Lorsqu’ils entrèrent dans la salle d’audience, les trois juges, le procureur de la République, les accusés “sans menottes” bien qu’écroués, les avocats des deux parties, les journalistes et le reste de l’auditoire avaient pris place. Ils se glissèrent aussitôt du côté gauche parmi les avocats de la défense. Le président ouvrit la séance. Il donna la parole aux avocats à propos du quatrième rapport d’expert demandé sur la situation générale suite à la réquisition des banques et de leurs organismes rattachés ; le plaignant, c’est-à-dire les avocats du gouvernement, sans rentrer dans les détails, se contentèrent de répéter que tout était “clair comme le jour” ; quant aux avocats des accusés, ils soulignèrent que ce rapport était une copie des précédents : il réitérait qu’“il semblait fort probable” que les banques et organismes rattachés aient rendu l’Etat déficitaire en minimisant le montant de leurs gains ; ils déclarèrent que ce genre de rapport n’avait pas d’autre effet que de prolonger le procès ; ils répétèrent ensuite, une fois de plus, que les accusés devaient être libérés afin de n’être pas davantage “victimes”. Can Tezcan formula la même demande avec des mots plus percutants et plus impressionnants. Mais plus il parlait, plus il s’énervait, et plus il s’énervait, plus il se radicalisait. Il finit en disant :

“Sachant que la peine de mort a été supprimée, vous n’allez pas pendre ces hommes, alors tachez de proposer une peine afin que l’on ait au moins de quoi discuter!”